

# LE POINT AFRIQUE

## Biennale : Bamako retrouve le temps de la photo

**La crise malienne a failli les emporter, mais les Rencontres ont tenu bon. La 10e édition de la Biennale africaine de la photographie s'est ouverte à Bamako. Ambiance.**



Photo extraite de la série Inch Allah d'Aboubacar Traoré, prix de l'Organisation internationale de la Francophonie. Le Malien raconte le temps sous le joug des djihadistes qui représentent une menace pour le pays et le monde. © Aboubacar Traoré

Par notre envoyée spéciale à Bamako, [Valérie Marin la Meslée](#)

Qui aurait pu imaginer cela, au sortir de la grande fête de la photographie africaine de Bamako, en novembre 2011, lors de la 9e édition, quand Frédéric Mitterrand, ministre de la Culture, décorait Malick Sidibé ? Qui aurait pu penser que la Biennale s'interromprait brutalement, sans pouvoir se tenir, ni en 2013 ni même en 2014, et avec un énorme point d'interrogation pour 2015... À travers ce point de repère de la vie culturelle malienne qu'est ce rendez-vous incontournable, créé à Bamako en 1994, se mesure aussi la crise qu'a connue le Mali depuis le coup d'État du 22 mars 2012. Après tant d'incertitudes combattues, en ce 31 octobre, dans les jardins du Musée national du Mali, sur les hauteurs de la capitale, on se pinçait presque pour y croire. Mantchini Traoré, l'une des abeilles de cette intense ruche malienne qui travaille à la coordination depuis plusieurs éditions en duo avec son alter ego de l'Institut français, Lucie Touya, en aurait presque pleuré. « We made it », déclarait en ouverture Samuel Sidibé, qui est à la fois le délégué général des Rencontres et le directeur du Musée. Là se tient la principale exposition panafricaine sur un beau et vaste thème, « Telling

Time », conter le temps. Un choix de Bisi Silva, venue de Lagos, commissaire de cette Biennale et combattante de choc sur le continent.

Samuel Sidibé, délégué général de la Biennale et directeur du Musée national du Mali où se tient l'exposition panafricaine "Telling time". © Emmanuel Bakary Daou/REA

## **Bamako is my second home**

À l'heure de la remise des prix décernés par la manifestation\*, le 2 novembre, après une belle pluie rafraîchissant la soirée, l'assemblée a compris que le pari était gagné. La « famille » des photographes africains venus d'un peu partout était réunie, et les lauréats fiers d'être couronnés par Bamako de nouveau mise sur l'orbite de la culture internationale. Le lauréat du grand prix Seydou Keita est le Nigérian Uche Okpa-Iroha pour sa vidéo introduisant un personnage noir dans les scènes les plus connues du film de Coppola *Le Parrain* (un peu à la façon de son compatriote d'origine, le plasticien Yinka Shonibare). "Bamako is my second home", a-t-il déclaré en conviant sur scène l'activiste le plus dynamique de la ville, Igo Diarra, qui a fait de sa galerie Medina un centre névralgique de la culture. Ont été couronnés ex aequo par le prix du jury deux jeunes sud-africains Lebohang Kganye (photo) et Simon Gush (vidéo). Et dans la cour du Musée, les acclamations ont entouré l'annonce du lauréat du prix du jeune photographe francophone de l'Organisation de la francophonie : il s'agit du Malien Aboubacar Traoré pour sa série *Inchall'ah*, qui raconte le temps qu'à vécu son pays mais aussi celui des menaces djihadistes qui continuent de peser dans bien des endroits du monde : des Calebasses peintes en noir pour ces cerveaux qui ne sont plus humains et leurs idées noires. Une série réalisée sur les hauteurs de Bamako pour montrer que ces gens se croient plus haut que tout. Il a dédié son prix au Centre de photographie de Bamako (CFP) dont il est issu, et où il forme des jeunes à son tour. Le temps de la photo a repris, à Bamako, où toute une histoire s'y est tissée dans la dynamique de la Biennale.

La Sud-Africaine Lebohang Kganye raconte l'histoire de son grand-père dont elle joue le rôle dans cette série de photos primée à Bamako. © Lebohang Kganye

## **De la Terrasse au Doo Doo**

À l'ouverture, chacun avait conscience de l'importance pour l'image du pays et sa reconstruction de la tenue de l'événement, auquel l'État malien a finalement apporté 130 000 euros sur la totalité des fonds rassemblés pour un budget d'environ 650 000 euros, dont l'Institut français apporte 250 000 euros en coproduction. « Sans les artistes, la vie est difficile... » a conclu le Premier ministre du Mali. Les artistes sont là. À commencer par ceux qui n'ont pas quitté cette ville et attendaient le retour de la Biennale. Ils attendaient, dans l'isolement que leur a valu le plus fort de la crise, avec la situation du nord de leur pays. On s'en souvient fortement à cette date anniversaire de la mort de nos confrères de RFI à Kidal, en 2013. Plus récemment, et pour la première fois dans la capitale malienne depuis le début de la crise, l'attentat dit de la Terrasse dans la nuit du 6 au 7 mars a encore retardé le processus de normalisation.

La Terrasse ? Elle n'existe plus sous ce nom. Rue Princesse, à côté d'un lieu-bastion des rencontres photos, le Bla bla, coproducteur d'une exposition avec galerie Fakhoury d'Abidjan, la Terrasse vient de changer de nom. Et pour cause. Le restaurant s'appelle maintenant le Doo Doo, du nom d'un cocktail qu'y sert le propriétaire libanais. Ce dernier peinait à faire revenir du monde, alors qu'autour la vie à Bamako reprend, avec toujours, dans des quartiers repérés,

des rondes de policiers, des fouilles, mais à l'aune de nos temps, c'est devenu quasi-monnaie courante. C'est à l'ex-Terrasse, donc, que ce quotidien sous la crise se raconte, dans l'exposition « Jour, le jour » du Off de la Biennale, que des photographes maliens ont souhaité placer dans ce lieu symbolique. Voir dans les regards des portraits que signe par exemple Harandane Dicko, ce temps si dur sur les visages qui en disent si long.

## **La case de l'entente**

L'autre aspect symbolique de cette exposition spontanée est le lien qu'elle établit entre le passé et le présent : elle émane en effet d'un collectif de photographes maliens Djabugusso, qui signifie "La case de l'entente". Il réunit des « enfants » de la Biennale qui, à la fin de la dernière édition, il y a quatre ans, ont créé cette structure. Ailleurs dans la ville, le Off du photographe Emmanuel Bakary Daou, dans son association et centre de formation « Espace photo partage », relève de la même volonté de dire : « Les rencontres, c'est à nous. » Tout le quartier était invité au vernissage des travaux des étudiants. Et tous les combattants pour la photographie dans l'histoire de Bamako ont reçu un "Ci Wara", l'équivalent de la médaille du travail ("ci" veut dire travail, et "wara" lion en bambara) jusqu'à Bisi Silva, bien entendu.

## **Focus Mali**

Parmi eux, Chab Touré critique et curateur malien. Il a réuni dans le IN des talents d'hier et d'aujourd'hui à la Maison africaine de la photographie, une structure née elle-même de l'histoire de la Biennale. Auprès des aînés, on y rencontre le rappeur et comédien Lassine King Massasy, récemment venu à la photo avec ses paysages africains qui ont l'air si américain. Et Dickonet, autrement dit Dicko Traoré, 29 ans, surnommée ainsi en vertu de sa passion pour les cybercafés de Bamako dès l'adolescence. La jeune fille a suivi des études au Conservatoire des arts multimédia de Bamako (Camm) et, comme toute une génération de jeunes Maliens, a opté pour la vidéo. Elle a travaillé sur la crise malienne notamment, et a réalisé aussi un documentaire sur la médecine traditionnelle africaine pour son master. C'est là qu'elle découvre la première plante poussée sur le continent africain, et s'en inspire pour la vidéo pleine de grâce qu'elle expose pendant les Rencontres. Un petit problème technique ? Ce ne sera pas le seul dans ce démarrage de la manifestation. Dicko sort aussitôt son ordinateur, le pose par terre, et chacun de suivre les mouvements de la feuille dans le corps d'un être qui danse... Quelques Biennales plus tôt, c'est une jeune fille nommée Fatoumata Diabaté qui imposait à son entourage sa détermination à se lancer dans la photo. Aujourd'hui dans le jardin du Musée national, elle a monté son studio, à la manière et en hommage à la tradition incarnée par Malick Sidibé.

## **"Merci d'être venus"**

**Petite pousse de la jeunesse en gage de futur. Qui n'est pas le temps le plus conjugué dans l'ensemble des expositions de la Biennale sur le thème « Telling time »... À Bamako, il s'agit de remonter cette petite marche pour reprendre appui, et repartir. « Merci d'être venus » est la phrase la plus couramment prononcée pendant ces journées professionnelles. « Au-delà des négociations, il y a l'amitié. Voir les gens revenir, c'est retrouver des forces », dit Alioune Ba. Se nourrir aussi d'échanges avec les artistes venus du continent et de la diaspora, briser l'isolation. On est dans le temps long de la reconstruction. Un festival, qui n'a jamais cessé malgré la crise, s'ouvrait le 2 novembre au soir de l'autre côté du fleuve : « Dense Bamako danse », avec le spectacle de Kettly Noel "Je ne suis plus une femme noire", en complicité avec l'artiste Joël**

**Andrinanomearisoa, par ailleurs exposé aux Rencontres. Le lien était refait entre les artistes dans la ville. Et la chorégraphe s'avouait réconfortée par le retour de la grande sœur, la Biennale, un vrai signal de reprise.**

*\* Les rencontres de Bamako, jusqu'au 31 décembre 2015. Echos de la manifestation dans le cadre de [Paris Photo](#) le 14 novembre.*

[http://afrique.lepoint.fr/culture/festival-bamako-retrouve-le-temps-de-la-photo-03-11-2015-1979036\\_2256.php](http://afrique.lepoint.fr/culture/festival-bamako-retrouve-le-temps-de-la-photo-03-11-2015-1979036_2256.php)